

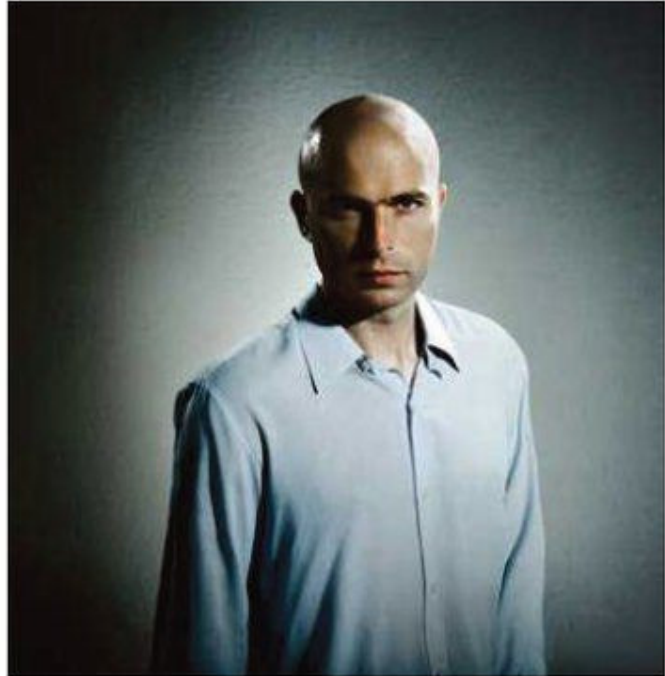
Kaboul au ventre

PORTRAIT

Nicolas Barthe. Ce lieutenant d'infanterie de marine détaille l'engagement de l'armée française en Afghanistan, d'où il revient.

Par **JULIA TISSIER**

Le type n'est pas sombre. Il est même extrêmement souriant. Devrait-on s'étonner car Nicolas Barthe, pardon le lieutenant Barthe, vient de passer six mois en mission à Tagab, dans la vallée de Kapisa, l'une des plus dangereuses d'Afghanistan ? A Nîmes, ce jour-là, le chef de section de combat au 21^e régiment d'infanterie de marine a sorti le treillis et les rangiers mais pas le béret, laissant son crâne rasé à l'épreuve du soleil de mai qui tape.



Ce lieutenant d'infanterie de marine détaille l'engagement de l'armée française en Afghanistan, d'où il revient.

Il a 30 ans, une bouille de petit garçon, les yeux bleus, la langue bien pendue et le débit rapide. Le topique du militaire enténébré et taiseux vient de se briser contre le mur de l'imaginaire collectif ignorant. Et pan.

Dans son livre, *Engagé*, Nicolas Barthe témoigne des coulisses d'un conflit qui perdure et où les pertes s'accumulent. Un combat dans lequel on ne voit pas les insurgés mais où l'on entend leurs balles claquer. Pas la peine donc de remettre ici le couvert de la guerre, intéressons-nous plutôt au triptyque périphérique qui fait que Nicolas Barthe est un homme (presque) comme les autres. On a nommé la vie, l'amour et la mort. Et dans cet ordre, s'il vous plaît.

1) La vie. Nicolas Barthe aime manger et boire. Dans les règles. Durant le déjeuner, on a le malheur de lui verser de l'eau dans son pastis. L'impair est à éviter avec un Méditerranéen. Heureusement, il ne nous en tient pas rigueur et commande du rosé. Cette fois, on le laisse remplir les verres. Lorsque le jeune homme s'engage dans l'armée de terre, il a 22 ans. Depuis, l'aspirant a fait du chemin : devenu lieutenant et chef de section en 2006, Nicolas Barthe a enchaîné ces dernières années des missions au Kosovo, en Guyane et enfin, en Afghanistan avec, à chaque fois, entre trente et quarante hommes sous ses ordres. En octobre, il repart quatre mois au Gabon. Rien ne semble l'avoir prédestiné à cette vie, si ce n'est sa volonté.

Né à Nice, il y a grandi dans «une bonne famille», avec des parents enseignants, dispensant une éducation basée sur le tandem judéo-chrétien effort/récompense. «Une catastrophe» au lycée, le jeune Nicolas commence à apprécier les études à la fac. Joueur de foot assidu depuis l'enfance, le dilettante des amphithéâtres se fait éducateur sportif pour les plus jeunes et s'investit dans la vie associative étudiante. Il réalise qu'il aime «organiser des activités collectives et diriger les gens». Titulaire d'une maîtrise d'éco et diplômé de Sciences-Po-Paris, il veut

voyager et s'épargner l'asphyxiante vie de bureau. Les valeurs qu'il associe à l'uniforme, «*la fraternité, la camaraderie*», achèvent de le décider : il remplit les dossiers, réussit les concours et intègre l'infanterie.

Comme il faut bien que les clichés sur les militaires ne soient pas tous infondés, Nicolas Barthe est du genre à se coucher tôt : «*A 22 h 30, je suis au lit.*» Et à se lever tôt : «*Le week-end, au plus tard, je suis debout à 7 h 30.*» Attention aux autres préjugés, prévient-il : «*On dit souvent que l'armée est un milieu fermé. C'est faux. Ça dépend si l'on tombe sur un mec qui aime parler ou pas.*» Avec lui, on n'aura pas ce problème. La difficulté consiste plutôt à interrompre ses joyeuses digressions. Nicolas Barthe est du genre à donner sa confiance facilement mais à ne pas dire pour qui il vote, devoir de réserve oblige. Ce catholique non pratiquant vit sainement, et s'il lui arrive d'allumer une blonde, il le fait à chaque fois «*pour de mauvaises raisons*», amadouant son angoisse à coups de nicotine.

2) L'amour. Nicolas Barthe est amoureux d'une femme au prénom méditerranéen. Maguelone, 23 ans, étudiante en sciences politiques, se destine à devenir officier juriste dans l'armée. Pacsés, ils vivent dans un appartement à Aix-en-Provence, lorsqu'il n'est pas en mission. Chaque matin, il fait plus d'une heure de voiture pour rallier son régiment basé à Fréjus. En mai 2010, lorsqu'il s'envole pour Tagab, il n'y va pas pour «*faire la guerre*» mais pour «*aider les forces afghanes*». Sauf que, face à «*des talibans jihadistes, c'est "pas de quartier"*». Il lui est déjà arrivé d'ouvrir le feu. «*Rarement*», dit-il, gêné d'évoquer le sujet et cherchant à dépersonnaliser ceux contre lesquels il se bat : «*On voit la flamme qui sort du fusil des insurgés mais on ne voit pas de visage humain.*» De tout ça, il dit le moins possible à Maguelone pour ne pas l'inquiéter. «*Il transforme la vérité*», résume celle qui, durant ce temps-là, «*fait en sorte de [s'] occuper*». Chaque jour, il l'a appelée pour ne pas perdre le lien. Résultat : une note de plus de 400 euros le premier mois car, ânerie du débutant, il a conservé son portable français. Du coup, il est passé très vite au mobile afghan, car son salaire, 2 400 euros bruts avant primes, ne permet pas les excès.

Chaque fois, avec ses proches à l'autre bout du fil, il pèse ses paroles, se demandant ce qu'il peut dire sans «*les effrayer*». Son engagement dans l'armée n'a pas ravi ses parents. «*Nous sommes restés un peu cois*», se rappelle son père qui, aujourd'hui, relativise en se disant qu'il vaut mieux avoir «*un enfant qui aime ce qu'il fait*». Sa mère a d'abord pensé aux risques. Celui, notamment, de ne pas voir revenir son fils. Née à Oran, «*elle a connu les bombardements, elle est consciente de la dangerosité de ce métier*», estime Nicolas Barthe. On élève ses enfants pour qu'ils s'en aillent, paraît-il : elle n'a pas essayé de l'en empêcher.

Dans l'adversité, les relations humaines seraient poussées à l'extrême. A l'armée, c'est ce qui ferait que l'on ne serait pas tenté de tout plaquer lorsque, en sortant d'un blindé, on se fait canarder. Nicolas Barthe appelle ça «*l'esprit de groupe*». L'individualisme n'aurait pas droit de cité. Ça sonne comme un idéal naïf mais le lieutenant ne plaisante pas : «*Sur le terrain, c'est la cohésion entre les hommes qui fait tenir.*» Car n'allez pas croire qu'ils sont «*masos*» ou qu'ils se disent que «*c'est génial*». C'est faux. D'ailleurs, quand Nicolas Barthe rentre en France, il est «*heureux*». A son retour d'Afghanistan, «*rien ne transpirait de ses chagrins et de ce qu'il avait dû endurer physiquement*», dit son père.

3) La mort. Nicolas Barthe a peur de la mort, comme tout le monde. Il la craint quand, de retour à la base, il se retrouve «*seul dans sa chambre*» mais «*sur le terrain, quand je suis le chef, je n'y pense plus*». En mission, sa première préoccupation est la préparation puis, une fois dans l'action, de «*savoir ce que font les autres*». On s'attendait à ce qu'il parle de ramener ses gars en vie. «*Je ne peux plus le dire, j'ai perdu des copains.*» Le 23 août 2010, deux hommes de sa compagnie sont tombés. Nicolas Barthe, sans débiter aucune antienne patriotique, dit simplement : «*Les mecs sont morts. Ils n'ont pas donné leur vie pour la mission. Ils ont été pris à partie. Les balles passaient en haut, en bas, à gauche, à droite.*» Il allume une cigarette puis : «*Je n'aime pas trop en parler, ça appartient aux familles.*» Et à la manière du cavalier qui remonte immédiatement en selle pour ne pas céder aux vertiges de l'angoisse, il n'a qu'une solution : repartir, sinon «*la peur s'installe*».

En 5 dates

1980

Naissance à Nice.

2003

Devient militaire.

2006

Chef de section de combat au 21^e RIMA.

2010

Mission en Afghanistan.

Mai 2011

Publie *Engagé* (Grasset) avec Alexandre Kauffmann.